

Ce sont des histoires remontées à la surface
avec la disparition d'un homme nommé Mu Er
en 1990 quelque part en Chine.

Récits épars, mots éperdus, papiers périmés,
la paternité des documents qui suivent revient à des morts.
Nous les avons rassemblés par amitié pour ceux qui,
à force d'épreuves et de peines, savent entendre
le cri du silence quand l'essentiel est tu.

I. L'ÂGE TENDRE OU L'ÂGE DES ILLUSIONS

*Extraits des carnets de Wang Ran
datant d'avril 2013, recueillis à sa mort
dans la maison des Wang au bourg des Vieux Ficus*

Tout a une fin, même ce qui n'a jamais commencé.

Il y a dix ans qu'un jeune paysan m'aborda sur le pas du crématorium à la mort de mon père. Il me concéda un prix de gros pour accueillir toute ma famille dans le cimetière construit par son village sur une colline à quinze kilomètres de notre bourg des Vieux Ficus. Ça faisait plusieurs fois déjà que le cousin éloigné du Mont Bleu qui hébergeait dans son champ la tombe de ma mère venait me raconter ce rêve obsédant dans lequel la défunte se plaignait à lui de son manque de place. Dans sa nouvelle demeure, Mère doit se sentir encore plus à l'étroit, mais elle ne s'est plus manifestée.

Tous les matins, je vais tenir compagnie aux miens. Le nombre de sépultures doit frôler le millier sur ce versant d'anciens champs en terrasses. Une idée lumineuse du comité de village : il est plus rentable de cultiver les âmes, à condition qu'elles soient mortes, que le riz.

Voilà donc longtemps que les places sont prêtes pour Mu Er et moi, avec nos noms et dates de naissance dûment gravés. À

présent sa stèle en a fini d'attendre. Une main anonyme y a complété ses dates cette nuit et peint en rouge son épitaphe. Le gérant n'en a rien su, mais promet de faire de même pour moi le moment venu. C'est charmant. Un syndic des morts reste un syndic.

En rentrant, j'ai appelé le neveu kazakh de Mu Er à Pékin. L'orphelin de sa Sixième Sœur cherche Mu Er avec autant de zèle que vingt ans auparavant l'Inspecteur. Il sortait d'un casting pour le rôle d'un Zorro œnophile dans le spot publicitaire d'un fabricant pékinois de vins espagnols. Les temps sont durs et pour le fabricant et pour lui, cependant ils ne parviennent pas à se faire client l'un de l'autre : le marché est saturé d'authentiques vins espagnols comme de véritables caucasiens venant du Caucase.

Il reste silencieux au bout du fil. « Ce n'est pas le moment », finit-il par dire. À force de figurer dans des mauvais films, il enchaîne les truismes. Ce n'est jamais le moment, pour ce qui est de mourir.

L'assistant du célèbre cinéaste taïwanais vient de répondre à son message de vœux de Nouvel An : le réalisateur, en plein tournage d'un nouveau film, « ne vous a pas oublié ». C'est reparti pour un tour. Que valent les mots ? Tout, pour les faibles.

Trois ans n'ont pas suffi pour le dessoûler de la bière de ce *wrap party* où il a eu l'oreille du grand nom du cinéma pour l'histoire de nos deux familles. Il se passe en boucle le souvenir du silence ému de son idole devant les bouteilles vides, à l'aube. Le maître a dit : « On en tirera un beau film, un très beau film. » Il aurait voulu rencontrer Mu Er si c'était possible.

N'y comptons plus. Je vais coucher sur le papier notre histoire pour l'orphelin de la Sixième Sœur. Il finira bien par décrocher un vrai rôle avec.

[De la suite des carnets, nous avons gardé notamment les passages ayant trait à l'enfance de Mu Er et au passé de ses parents.]

Nos pères, tous deux aînés de leurs fratries, avaient grandi ensemble comme choux et carottes semés côte à côte parmi les légumes que cultivaient leurs parents aux portes du bourg des Vieux Ficus dans le sable cédé par le Grand Fleuve une bonne partie de l'année. À la fin du printemps, nos grands-mères déménageaient vers les hauteurs avec les cadets avant que la crue ne reprît ses droits sur les lais et n'y arrachât leurs cabanes, rustiques et annuelles comme leurs cultures et comme quelques-uns de leurs enfants. À la même saison, nos grands-pères descendaient le Grand Fleuve avec les deux aînés pour se faire pêcheurs de cadavres à l'entrée de la fameuse gorge des Tambours où les eaux brusquement encaissées retenaient longtemps les noyés dans leurs tourbillons.

Un jour d'été 1918, au crépuscule, le radeau des Mu chavira au passage d'un grand bateau battant l'Union Jack. Le lendemain, alors que le corps du jeune Mu Yi restait introuvable, celui de son père grossit la prise de mon grand-père, qui l'enterra. Trois mois plus tard, le fils Mu, que tous tenaient pour mort, revint apporter à sa mère son salaire de mousse. Avant de retourner au port de W pour rejoindre le bateau britannique auquel il devait la mort paternelle et la sienne vie, le moussaillon égrena à mon père, son ami, le nom des villes fabuleuses qu'il avait traversées depuis le jour fatal. C'était sur la berge au couchant parmi choux et carottes fraîchement arrosés. Pour mon père qui allait sur ses huit ans, le monde merveilleux de l'aval du Grand Fleuve fut revêtu bizarrement, et pour toujours, de la couleur du sable mouillé que l'orphelin volubile, comme assoiffé de ses

propres paroles, jouait à mouler entre les orteils déformés de ses pieds calleux.

Mu Yi apprendrait à lire et à écrire, quelques mots d'anglais, diverses façons de nouer des nœuds, et un tas d'autres choses inutiles à mon père à qui ses propres métiers auprès de végétaux et de corps sans vie n'auraient enseigné que le silence.

L'été de leurs quatorze ans, un glissement de terrain survenu la nuit emporta leurs mères et leurs cadets restés à la montagne. Encore six ans, et mon grand-père mourut à la gorge des Tambours. Mon père, avec l'argent prêté par Mu Yi, acheta au vieux batelier du bourg sa barque et s'établit à son compte. Pendant que son ami courait le Grand Fleuve dans sa longueur, mon père se contenta de le sillonner dans le sens plus modeste de son autre dimension. Ils épousèrent deux filles du même village. Le marinier au long cours prit la plus belle ; il venait d'intégrer la Compagnie Fluviale de Transport de W qui le fit maître d'équipage. Le passeur était sans le sou mais ma mère marquée par la petite vérole ; ils étaient quittes.

Sept fois la femme de Mu Yi tomba enceinte, sept fois ça ne se voyait pas de profil. Son ventre ne pointait guère vers l'avant mais s'élargissait sur les côtés¹. La septième fois, le mari fut ulcéré pour de bon. Accoucherait-elle encore d'une fille, il prendrait concubine. La menace n'était pas nouvelle, sauf que ce n'était plus une menace mais un ultimatum. Il le posa froidement, sans éclat, et devant témoins, à savoir mes parents. Mon père qui, n'était sa bourse plate, eût songé deux ans plus tôt à la même solution donnait ce soir-là un modeste banquet pour fêter le premier anniversaire de mon frère

1. Selon la croyance populaire, si le ventre de la femme enceinte pointe vers l'avant, elle accouchera d'un fils ; s'il s'élargit sur les côtés, d'une fille.

ainé. Dans l'abandon causé par sa fécondité tardive mais ô combien efficace, ma mère venait de solliciter pour le compte de son tout premier enfant la main de la septième à naître de sa voisine. C'était un jour où Mu Yi et le grand brouillard étaient tous deux de retour ; ma mère avait toujours cru à la bonne étoile de son fils.

Le lendemain, le ciel brumeux continuait à tenir à distance les bombardiers japonais¹. Accompagnée de la femme de Mu Yi, ma mère gravit à genoux en action de grâce les huit cent quatre-vingt-huit marches menant au monastère de Manjusri sur la Montagne des Pins. C'était Avalokitésvara, de l'autre côté du Grand Fleuve, qui avait exaucé ses vœux, mais l'aviation nipponne avait rasé le temple d'Avalokitésvara.

Sorties de la salle de prières, elles s'en furent consulter le Devin, hôte du moine supérieur. Il lisait sous sa fenêtre comme s'il était sa fenêtre, qui ignorait la guerre. Il s'était forgé une réputation à W du vivant de son disciple, enfant orphelin recueilli sur la route de l'exil qui les avait menés de la zone occupée à notre province. Lorsque retentissait la sirène d'alerte aérienne, ils étaient les seuls à rester sous l'auvent d'un magasin savamment choisi. Le Maître redoutait que la bousculade dans les abris anti-aériens surpeuplés de troisième classe ne fût néfaste, comme lors de leur voyage en bateau depuis Hankou, à l'intégrité des longs ongles de sa main gauche. En juin 1941, le soir où les lanternes brunes se hissent au ciel de W avisaient la population d'une attaque aux gaz toxiques, le garçonnet, gagné par la panique, brava l'oracle du jour rendu par le Livre de son mentor et courut avec la cohorte trouver refuge dans une galerie souterraine. Six heures plus tard, il

1. 1938-1943, campagne de bombardements menée par l'aviation japonaise contre la zone libre contrôlée par le gouvernement nationaliste du généralissime Tchang Kai-chek.

y périt asphyxié avec quelques milliers d'autres. Un riche commerçant voulut offrir au Maître le passe pour les refuges payants de deuxième classe. Il le déclina et quitta le centre-ville. Sa renommée qui le précédait à notre bourg était telle que, au premier raid après son arrivée, nombreux furent ceux qui accordèrent plus de crédit au temple d'Avalokitésvara où il logeait qu'aux abris gouvernementaux. Il fut le seul à rester entier au milieu des décombres. L'horreur sanctifia dès lors sa gloire.

Le Maître, après avoir interrogé le Livre, prédit à ma mère une seconde naissance sous quatre ans, de sexe encore indécis. Ses calculs conclurent à un fils pour la septième grossesse de notre voisine, qui, afin d'entendre confirmer la fortune inespérée, objecta la forme de son ventre. « Cette même forme n'a-t-elle pas déjà porté un mâle ? », répliqua-t-il avec hauteur. Les larmes montèrent aux yeux de la femme. En effet, son quatrième enfant fut un fils, mort-né.

Mu Er naquit trois mois plus tard avant l'aube. Lui qui s'était fait attendre depuis tant d'années, au moment d'arriver, ne lambina pas. Les contractions surprirent sa mère au milieu d'un rêve, à l'instant précis où un petit garçon, cramponné à la lisse d'un bateau en feu, chutait dans les eaux du Grand Fleuve. Elle perdit les siennes. Pas le temps d'envoyer chercher la sage-femme, elle accoucha pratiquement sans travail.

À la fin de la guerre, en 1945, le temple d'Avalokitésvara fut reconstruit. Ma mère offrit en ex-voto un seuil de bois. L'année suivante, je vis le jour. La Miséricorde n'était pas sans rancœur, puisqu'elle me fit fille.

Tout petit encore, la démarche virilement chaloupée de Mu Er gonflait d'orgueil son père qui en augurait un pied marin. Le gamin avait sept ans quand Mu Yi décida

de l’emmener sur son bateau lui apprendre son métier. Le matin de l’appareillage, la mère fut consulter le Devin avec le fils au monastère de Manjusri. Elle en revint seule. Le jour était propice au voyage, mais pas le destin du gamin. Son horoscope était incompatible avec la vie de matelot. Né sous le signe d’un double feu, son séjour prolongé sur un bateau ne pouvait avoir qu’une issue fatale : soit pour lui-même, soit pour l’embarcation. Le Maître avait proposé de le garder pour l’initier à son propre art.

Mu Yi enrichit considérablement ce jour-là le vocabulaire ordurier de son perroquet en battant sa femme pour la première fois. Sa rage fut proportionnelle à sa foi en la prophétie. Il n’y avait pas plus scrupuleux que les mariniers ayant affaire à la gorge des Tambours, dont la vie tenait à si peu de chose et la mort, à tant de hasards.

Cette nuit, je crois entendre encore les battements d’ailes de Gris-gris. Petite fille, je ne m’étais jamais demandé pourquoi aucun gosse ne rêvait de passer des heures à contempler Mu Yi alors que Gris-gris, sa réplique aviaire, nous fascinait avec une tendresse si patiente. Force est de constater que les deux avaient la même dégainé à force de jongler avec des cordes, le même goitre autoritaire annexant le menton, les mêmes yeux à fleur de tête prompts à s’arrondir, le même nez à la courbure réticente, bridé par la Nature chez l’un, cassé dans une rixe chez l’autre ; depuis que Mu Yi l’avait acheté tout juste sevré sur le Bund à Shanghai en 1934, le gris du Gabon avait cultivé la même voix caverneuse et bourrue. Pendant huit ans, un rayon de soleil avait brillé pour le marinier jusque sous les tempêtes en ce sens que le perroquet, son ombre, ne le quittait jamais. Même en 1938 lors de l’exode vers l’amont du Grand Fleuve devant l’avancée nipponne, quand

leur bateau talonné par les bombardements ennemis fut pris d'assaut par les populations, quand le moindre espace à fond de cale se monnayait à prix d'or, quand des passagers de dernière classe enroulés dans une couverture et arrimés avec des cordages voyageaient suspendus le long des rambardes, au milieu du branle-bas, le bosco refusait de se défaire de sa mascotte. Orphelins, ils étaient frères. Mu Yi ne s'en sépara qu'à la naissance de Mu Er, pour que l'oiseau veille sur son fils en son absence.

Les fins d'après-midi de notre enfance, les sales mômes couraient crier le nom de Mu Er derrière sa maison pour provoquer l'écho fidèlement colérique de son père qui neuf fois sur dix voguait au même instant à mille kilomètres de là : « Mu Er mon fils ! Mu Er mon fils ! » De l'autre côté de la porte close il baignait son perroquet. Nous eussions préféré qu'il le fît à la rivière, mais de tout le bourg, le volatile et lui étaient bien les deux seuls individus mâles à ne pas s'y risquer. La prophétie sur son destin de feu lui interdisait l'accès aux cours d'eau. Cependant, personne, excepté sa mère, n'aimait autant que Mu Er l'élément eau sous sa forme domestiquée au fond d'un ustensile de lavage. Je comprendrais plus tard que sa façon d'appréhender le monde était de le lessiver. Tant qu'il ne l'avait pas déblayé de ses impuretés, il ne pouvait y faire face. S'il avait quitté le Devin, disait-on, c'était par horreur des livres jamais lavés. Le dimanche, s'il n'avait plu de la semaine, il récurait le tronc des deux ficus sur le pas de la maison. Chaque fois que je voyais leur moue dégoûtée à sa mère et à lui devant le spectacle de mes parents en pleine fabrication de saucisses, je prenais la mesure de leur frustration de voir frotter au gros sel des boyaux de cochon sans pouvoir faire de même avec les leurs propres.